

Transcription de l'interview de Jacques de Larosière (Paris, 25 septembre 2012)

Légende: Transcription de l'interview de Jacques de Larosière, directeur général du Fonds monétaire international (FMI) de 1978 à 1987, gouverneur de la Banque de France de 1987 à 1993 et président de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement (BERD) de 1993 à 1998, réalisée par le Centre Virtuel de la Connaissance sur l'Europe (CVCE) le 25 septembre 2012 à Paris. Conduit par François Lafond, directeur général d'EuropaNova, l'entretien porte particulièrement sur les aspects suivants de la vie de Tommaso Padoa-Schioppa: sa personnalité, son action à la Banque centrale européenne de 1998 à 2005 et en tant que ministre de l'Économie et des Finances de 2006 à 2008.

Source: Interview de Jacques de Larosière / JACQUES DE LAROSIÈRE, François Lafond, prise de vue: Alexandre Germain.- Paris: CVCE [Prod.], 25.09.2012. CVCE, Sanem. - VIDEO (00:32:00, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.
Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/transcription_de_l_interview_de_jacques_de_larosiere_paris_25_septembre_2012-fr-70a35be4-0099-48d5-a708-dd76f94a25d8.html

Date de dernière mise à jour: 04/07/2016



Transcription de l'interview de Jacques de Larosière (Paris, 25 septembre 2012)

Table des matières

I. L'expertise et la méthode de travail de Tommaso Padoa-Schioppa.....	1
II. La vision pour l'Europe de Tommaso Padoa-Schioppa.....	4
III. Tommaso Padoa-Schioppa et son action au ministère italien de l'Économie et des Finances	5
IV. La personnalité de Tommaso Padoa-Schioppa.....	6

I. L'expertise et la méthode de travail de Tommaso Padoa-Schioppa

[François Lafond] Quand est-ce que vous avez vu pour la dernière fois Tommaso Padoa-Schioppa? C'est-à-dire quand vous avez appris son décès, qu'est-ce qui vous est revenu à l'esprit: la dernière rencontre, le dernier coup de téléphone...? Comment ça s'est passé exactement?

[Jacques de Larosière] Écoutez, je ne me souviens peut-être pas du dernier coup de téléphone, parce qu'il faudrait que je reprenne mes agendas, mais j'étais en très étroite liaison avec lui. Il s'installait à Paris, et nous avions beaucoup de rapports. En février 2009, j'avais remis le rapport dont j'avais été chargé de présider un comité qui devait l'établir sur l'architecture, la nouvelle architecture de la supervision en Europe. Et nous avons eu beaucoup d'échanges à la fois avant et après le rapport. Tommaso considérait que le rapport n'allait pas assez loin et il n'avait pas tort. D'ailleurs, l'histoire lui a donné raison. Mais à l'époque, c'était sans doute le point maximum où nous pouvions aller et il le comprenait très bien d'ailleurs. Et donc, nous avons beaucoup échangé. Et j'ai été extraordinairement peiné, et même bouleversé par la disparition de Tommaso, parce qu'il était pour moi un guide. Il était pour moi une référence à la fois intellectuelle mais aussi morale et je sentais que je perdais cette référence. Je ne la perdais pas pour toujours parce que son souvenir est toujours présent, mais il n'était plus là pour me dire les choses qu'obscurément je sentais et que d'une certaine manière je voulais que l'on me dise. Il était d'une certaine manière le seul à pouvoir le faire. Et donc, sans répondre chronologiquement à votre question, je me souviens du grand vide que sa disparition si brutale et absolument invraisemblable à nous tous a laissé.

[François Lafond] Vous dites qu'à propos de ce rapport que vous avez préparé vous avez eu des échanges.

[Jacques de Larosière] Oui.

[François Lafond] ...téléphoniques ou aussi des entretiens...?

[Jacques de Larosière] Oh, les deux.

[François Lafond] Et comment ça se passait?

[Jacques de Larosière] Ben, ça se passait... qu'on se parlait. J'ai un petit bureau avenue de l'Opéra. Il était très souvent Parisien. Il venait et on discutait sur mille sujets, pas sur le rapport en soi pendant la période d'élaboration du rapport qui a duré d'octobre-novembre 2008 à février 2009; j'étais un peu en loge, j'étais renfermé avec mes corapporteurs et je ne discutais pas avec des personnalités extérieures. Mais il avait beaucoup influencé notre pensée et la mienne en particulier parce qu'il avait pris sur un certain nombre de sujets, en matière de supervision en particulier, des positions très claires. Et je me souviens dans les rencontres que nous organisons à Eurofi, dont il était d'ailleurs un participant fidèle, je me souviens d'une intervention très remarquée de Tommaso. Je pense qu'il était ministre des Finances à l'époque,

il était venu à Bruxelles, il s'est exprimé en tant que ministre et il avait souligné le point suivant qui est essentiel et qui le demeure, je dirais, encore plus aujourd'hui, à savoir que si on voulait avoir un marché commun financier, un *single market*, il fallait avoir un *common rule book*, un *single rule book*, c'est-à-dire une réglementation identique pour tous les pays membres. Et ça c'était une vue assez révolutionnaire parce qu'on s'était accommodé pendant des années de rajouts, de réglementations un peu spécifiques, pays par pays, et il y avait des principes qui étaient posés dans les directives, mais la traduction nationale était souvent extrêmement diverse. Et Tommaso est un de ceux qui ont dénoncé cette fragmentation, cette sorte de spécificité introduite par les États dans l'application de ces réglementations, et il revenait toujours sur la notion de *common rule book*. Et je peux vous dire que lorsque j'ai eu à présider le comité qui a été constitué à la fin de 2008 et qui a procédé à ce rapport trois mois après, j'avais en tête presque physiquement les interventions de Tommaso sur la *common rule book*. Et c'était un fil conducteur pour moi.

Et en fait, si vous lisez ce rapport, vous y verrez la traduction extrêmement claire et pratiquement dans les mêmes termes que ceux qu'il a employés tant de fois devant moi, et en particulier dans les réunions d'Eurofi, les mêmes termes. Ce *common rule book*, c'est un point que je ne saurais assez souligner parce qu'aujourd'hui, nous parlons de l'union bancaire européenne qui est une avancée, et qui l'aurait sans doute beaucoup intéressé. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des pays qui ne font pas partie de l'euro. Et ces pays sont importants. Il y a la Grande-Bretagne, mais il y en a d'autres. Et il faut absolument qu'on maintienne le principe du *single rule book*. Je dois dire, au crédit d'ailleurs de l'Union européenne, de la Commission, du Conseil et du Parlement, qu'on a établi le principe, et d'ailleurs la réalité, le pouvoir du *single rule book* dans la construction qui a été faite après la remise de notre rapport puisque vous savez qu'à partir du moment où les directives sont posées, la traduction des directives en matière de réglementations financières au niveau de ce qu'on appelle les *technical standards* se fait maintenant sous l'égide de ce qu'on appelle l'EBA (*European Banking Authority*), l'autorité bancaire européenne qui a le pouvoir, pas de donner des avis, mais le pouvoir de finaliser ces rédactions. Donc, d'un certain point de vue, on peut dire que sa vision du *single rule book* a été validée. Alors il trouvait que mon rapport n'allait pas assez loin parce que, lui, il aurait voulu faire un saut de plus et arriver à un système global et fédéral, en somme, de supervision, ce que nous n'avons pas fait dans notre rapport. Mais du point de vue du *single rule book*, il a joué un rôle très important et on peut dire que ses idées l'ont emporté sur ce point-là.

Alors, j'ai aussi beaucoup apprécié dans les rapports que j'avais avec lui... j'ai beaucoup apprécié le côté intellectuel. Tommaso était un praticien de très grande qualité. Il connaissait le fonctionnement des marchés, des institutions financières, il connaissait les règles qui président l'organisation de ce métier, mais en même temps il avait toujours une vision, et c'était dans la vision plus globale qu'il avait que s'inséraient les problèmes particuliers dont on pouvait discuter de-ci de-là. Et cette vision, eh bien c'est celle que vous connaissez, c'est celle qu'il a d'ailleurs en grande partie personnifiée, tellement son langage était convaincant et emportait l'enthousiasme de tous ceux qui avaient le sens de l'Europe. Et cette vision, c'était celle d'une vraie Europe, c'est-à-dire d'une Europe qui agisse d'une manière véritablement démocratique et qui ait les pouvoirs de ce qu'il considérait être sa vocation et sa puissance. Alors, bien entendu, on est assez loin de l'accomplissement de cette vision, mais petit à petit, on avance. Et je voudrais vous dire que quand on se voyait, très souvent on faisait référence aux travaux que lui-même et moi-même, d'une manière plus modeste, poursuivions sur le plan théorique. Je me souviens, il me disait encore: «Jacques, je voudrais avoir tout ce que vous avez écrit, par exemple, sur les inconvénients du système comptable anglo-saxon ou sur la *fair value*». Et, en effet, j'avais écrit un certain nombre de choses, et lui-même – vous vous rappelez –, avait pris une responsabilité au niveau du *trustee*, des *accounting standards*, et je me souviens, il m'avait

dit: «Donnez-moi tout ce que vous avez écrit là-dessus parce que je veux m'en imprégner.» Et moi-même, je lisais très fréquemment... j'ai encore relu il y a deux ou trois jours – pas pour les besoins de cette interview mais pour les besoins de ma propre pensée – un ouvrage qu'il avait écrit en 2002, qui a été publié à Oxford et qui s'appelait *Regulating Finance*. C'était un regroupement de sept essais qu'il avait fait sur ces sujets de régulation financière et j'ai retrouvé sa pensée en relisant ce livre il y a quelques jours, comme je vous le disais.

Il disait une chose assez intéressante au passage. Il disait: «L'Europe est assez spéciale, est assez *peculiar* – le livre est en anglais – du point de vue de la politique monétaire.» En effet, en général, les responsables de la politique monétaire doivent être aussi, sinon responsables juridiquement, du moins concernés au sens profond du terme par la santé, la robustesse et la stabilité du système bancaire. En effet, il ne faut pas oublier que ce sont les banques qui sont les grandes créatrices de la monnaie – *loans make deposits* – et que ce sont les banques qui sont les canaux de transmission de la politique monétaire. Donc comment les artisans, les responsables de la politique monétaire pourraient-ils être indifférents au sort du système bancaire du pays dans lequel ils exercent leur pouvoir monétaire? Mais – disait Tommaso, en développant cette argumentation – en Europe, c'est assez spécial, parce qu'au niveau des États européens, les banques centrales, nationales, de la partie euro – c'est de celles-là qu'il parlait – elles ont perdu le pouvoir de la politique monétaire à proprement parler. Ce ne sont pas elles qui fixent les taux d'intérêt et ce ne sont pas elles qui sont les financiers de dernier ressort en cas de crise bancaire grave. Toutes ces attributions ne sont plus chez elles. Et elles ont ou elles n'ont pas la responsabilité juridique de la supervision bancaire; quand elles ne l'ont pas, elles coopèrent avec les organismes qui ont cette responsabilité et elles sont un peu, si je puis dire, déséquilibrées dans ce travail, puisqu'elles ont un certain regard sur la stabilité, pas toujours, la stabilité du système bancaire, mais elles n'ont pas le pouvoir monétaire ultime. Et quand vous regardez au niveau fédéral, vous voyez en effet qu'il y a une banque centrale qui est fédérale, mais il lui est difficile d'être le financier de dernier ressort. Pourquoi? Parce qu'elle n'a aucun droit de regard sur le système bancaire. Et c'est très difficile de demander à une banque centrale de renflouer un système bancaire si elle n'a eu aucune influence, aucun mot à dire dans la façon dont ce système bancaire a été supervisé. Et il ajoutait, ce qui était prescient, il ajoutait: «Les rédacteurs du traité de Maastricht ont sans doute vu cette sorte d'anomalie.» Il l'appelle une anomalie dans son livre, puisqu'ils ont prévu que de manière très simple et sans recourir à une modification du traité, on puisse donner des pouvoirs, certes spécifiques, mais des pouvoirs de supervision monétaire à la banque centrale européenne, et à ce moment-là, dit-il, le jour où on activerait cette clause – ça c'était en 2002 qu'il écrivait, nous sommes aujourd'hui en 2012, c'est-à-dire dix ans avant l'événement – si jamais on l'activait, disait-il, alors cette inconséquence ou cette anomalie que je viens de rappeler, par définition n'existerait plus, puisqu'on aurait une banque centrale unique, fédérale, qui serait responsable de la supervision du système bancaire sur tout le territoire de la fédération, et à ce moment-là, elle pourrait jouer son rôle de politique monétaire au sens plein du terme. Donc c'est une histoire qui m'est venue comme ça à l'esprit parce que je relisais cet ouvrage, mais nous échangeons beaucoup, et je me rappelle, il disait: «Jacques, il y a des choses que tu peux négliger dans ce que j'ai écrit, ce n'est pas immédiatement *relevant*, mais il y a des ouvrages qu'on peut lire, qui sont valables, et c'était un de ceux-là.» J'ajoute que vers la fin de sa vie, il a écrit un petit essai que j'ai beaucoup aimé, et qui est un essai sur le court-termisme. Je l'avais d'ailleurs commenté pour une revue qui s'appelle *Commentaires* et c'était un peu le résumé de beaucoup de choses qu'il avait dites et pensées et méditées au cours des années, et c'est les dangers de ne voir que les choses à très court terme pour les décideurs quels qu'ils soient d'ailleurs. Voilà, donc si vous voulez, nous étions très en ligne, même si on n'était pas toujours d'accord, mais on avait une sorte de familiarité intellectuelle qui nous aidait.

II. La vision pour l'Europe de Tommaso Padoa-Schioppa

[François Lafond] Si je peux me permettre, est-ce qu'on peut revenir sur le mot que vous avez utilisé? Vous avez dit: «Il avait une vision de l'Europe». Comment pensez-vous qu'il la nourrit, cette vision tout au long de sa carrière? Je suppose que vous l'avez croisé dès le départ au comité Delors parce qu'il était déjà...

[Jacques de Larosière] Oui, au comité Delors, il n'était pas...

[François Lafond] Il n'était pas membre, mais il était rapporteur.

[Jacques de Larosière] C'était Ciampi, mais il était un des rapporteurs.

[François Lafond] Vous l'avez donc connu à ce moment-là? Quels étaient vos échanges? Est-ce que vous vous souvenez de ses débuts et ensuite comment il a pu nourrir une telle vision, c'est-à-dire pourquoi un homme arrive à avoir une vision et que d'autres n'en ont pas?

[Jacques de Larosière] Je crois que c'est une question qui relève du caractère même et de la personnalité de Tommaso. Il avait ça, c'était...

[François Lafond] Est-ce que c'est de l'ambition?

[Jacques de Larosière] Non, je ne crois pas. C'était... Du tout. Je pense qu'il était à la recherche du bien commun de l'Europe. C'est une chose qui le dominait, qui imprégnait sa vue des choses. Nous étions tous une génération de gens qui avions cette vue des choses. Moi-même, depuis jeune homme, je pensais que l'ère des États-nations était dans une certaine mesure révolue et qu'il fallait, si on voulait compter, notamment vis-à-vis des États-Unis – parce que c'est comme ça qu'on le voyait dans les années dont je vous parle, les années de ma jeunesse, cinquante et soixante – il fallait vis-à-vis des États-Unis créer une Europe qui ait de véritables pouvoirs. J'en ai été absolument imprégné avec beaucoup de gens de ma génération. Et je pense qu'il avait la même inspiration profonde. Alors, évidemment, au moment du rapport Delors, ça a été un temps fort pour nous tous, parce que c'était l'occasion de réfléchir à la manière dont pourrait fonctionner une banque centrale, fédérale au niveau de l'ensemble des pays d'Europe et comment l'organiser, etc. Et là, on a eu des échanges extrêmement importants au sein du comité Delors entre les participants. Et évidemment, Tommaso a joué son rôle à cette époque-là. Mais je n'ai pas de souvenirs très particuliers en tant que discussions avec le rapporteur. Mais ce dont je me souviens parfaitement, ce sont les échanges que nous avons au comité Delors qui étaient des échanges assez fondamentaux. Et alors, une autre chose que je voulais dire, c'est qu'une des insatisfactions, si je puis dire, qu'éprouvait Tommaso au fil des ans, c'était celle qui découlait du fait que les États membres, les États-nations, les États membres de cette union étaient au fond politiquement assez faibles. Ça paraît un paradoxe parce que le fait pour ces États de vouloir manifester leur nationalisme ou leur écart par rapport aux efforts européens pourrait paraître comme la manifestation d'une force. En réalité, Tommaso expliquait très bien que c'était la manifestation d'une faiblesse. Si on avait été plus forts, on aurait sans doute été plus vite dans les avancées européennes et c'est souvent la crainte de perdre du pouvoir et de créer des structures qu'on ne dominerait pas qui a été le facteur freinant de l'Europe plutôt qu'une manifestation, si vous voulez, de puissance. Et c'est profondément vrai, cette vue-là des choses. Alors, c'est donc une vision. Alors, il a... quand vous disiez: «Comment est-ce que ça s'est passé?» Eh bien, il a eu des fonctions européennes, puisqu'il a été à l'institut monétaire européen, il a été à la banque centrale européenne, enfin il a été en plein dans tout ce qui s'est fait et...

[Jacques de Larosière] ...à la commission, il a été à la Commission où il a eu un rôle très important.

III. Tommaso Padoa-Schioppa et son action au ministère italien de l'Économie et des Finances

[François Lafond] Le paradoxe, c'est que vous dites qu'il disait que les États étaient faibles, mais il n'a pas hésité à répondre positivement à l'appel de Romano Prodi pour devenir ministre des Finances du gouvernement italien justement. Donc est-ce que c'était pour essayer de pallier cette faiblesse, pour montrer qu'il était possible de faire différemment et est-ce que vous avez eu des échanges avec lui de cette expérience politique qui est quand même peu commune pour un banquier ou pour un haut fonctionnaire?

[Jacques de Larosière] Oui, mais ça c'est le secret de Tommaso. C'est que justement il a accédé à cette fonction ministérielle dans l'ordre de l'exécutif en Italie – un moment d'ailleurs difficile – et il a fait un travail remarquable pour le bien de son pays, bien entendu, et aussi avec la perspective européenne. Je crois que rien de ce qu'il a fait – ça serait intéressant d'ailleurs à analyser – rien de ce qu'il a fait pendant qu'il a été ministre des Finances n'était contraire à l'idée qu'il se faisait, que nous nous faisons de l'Europe. Ça allait dans le même sens et je me rappelle très bien son intervention à Eurofi quand il était ministre des Finances, elle était en plein dans le mille. Et donc c'est bien qu'il ait eu cette expérience politique, même si elle a été de relativement courte durée et qu'on ne peut pas tout faire. Mais je trouve qu'il y a un petit peu un parallèle avec Monti. Il y a un moment où les gens qui ont montré leur capacité à développer une vision européenne sont en fin de compte des recours parce que ça n'existe pas très souvent et que quand on a la chance d'avoir quelqu'un qui a ce calibre et cette vision, eh bien grâce à des facteurs particuliers dans le cadre de l'Italie au fait que le gouvernement était en déshérence d'une certaine manière et que le président de la république qui a eu la vision – vous avez eu le phénomène Monti – mais c'est assez intéressant de voir que l'Italie en particulier a cette capacité, si vous voulez, à recourir à des gens qui ont eu cette vision européenne dans leur propre vie politique. Alors on ne peut pas généraliser à partir de deux exemples, mais c'est quand même assez encourageant.

IV. La personnalité de Tommaso Padoa-Schioppa

[François Lafond] Est-ce qu'une autre caractéristique de la personnalité de Tommaso Padoa-Schioppa, ce n'est pas la curiosité? C'était quelqu'un de profondément curieux en fait...

[Jacques de Larosière] Tout à fait.

[François Lafond] ...puisqu'il a eu un répertoire d'actions extrêmement large et il n'avait pas peur de se remettre en cause éventuellement ou de faire quelque chose de nouveau. Comment on arrive à une telle plénitude d'actions en quelque sorte?

[Jacques de Larosière] Je crois que c'est... la raison, elle est... il y a plusieurs raisons à ça. En effet, c'était un homme très curieux d'esprit. C'était un homme très ouvert, il était fidèle et ferme sur les principes mais il écoutait quand on lui parlait, il avait cette ouverture sans laquelle il n'y a pas de curiosité intellectuelle. Parce que si vous êtes fermé, que vous avez un système dans lequel vous croyez, par définition vous n'avez pas de curiosité intellectuelle. Les autres peuvent avoir vis-à-vis de vous une curiosité, mais vous n'avez pas de curiosité. Alors il n'était pas comme ça. Il était ouvert, il aimait la discussion, il était très intelligent, c'est-à-dire qu'il comprenait des situations complexes et savait les rationaliser – ses écrits le montrent à l'évidence – et en même temps il était passionné, parce que s'il n'avait été qu'un pur esprit déclinant des principes d'une manière objective, il n'aurait pas été Tommaso Padoa-Schioppa, il aurait été quelqu'un d'autre. Et donc c'était une personnalité très riche, qui avait ce mélange – comme vous l'avez très justement dit – de curiosité intellectuelle, de capacité intellectuelle parce qu'il faut être capable de comprendre les choses complexes et cette capacité

aussi à participer à une discussion, à s'enflammer, à vouloir aussi convaincre. Et donc tout ça, ça constituait un personnage assez unique, assez unique, et vous avez raison de vouloir promouvoir sa mémoire et de la cultiver parce qu'une personnalité de ce genre, elle a des choses à livrer, elle a des choses à laisser, elle a des choses à faire croître et pas simplement une photo de famille sympathique. Donc j'apprécie les travaux que vous menez et les recherches que vous faites sur ce personnage qui est très hors du commun. Il y a peu de gens que l'on croise dans l'existence qui ait cette richesse à la fois intellectuelle et aussi cette rigueur morale au sens éthique profond du terme. Il ne concédait pas sur les choses importantes. Il était ouvert à la discussion mais... je me rappelle un jour, je lui avais dit: «Écoutez, oui, mon rapport, il n'est pas parfait, mais quand même il va dans le bon sens.» Il m'a dit: «Jacques, vous ne me ferez jamais dire que ce rapport est parfait parce que j'estime qu'il faut aller plus loin.» Alors il m'a dit: «Que vous ayez fait le maximum de ce que vous pouviez faire, je ne le conteste pas, et c'est vrai, je vous en félicite. Mais ne me faites pas dire que ça s'arrête là.» Et j'avais aimé cette manière qu'il avait de rester fidèle à ses principes.

[François Lafond] Pour finir notre entretien, il a écrit notamment deux livres. Avec les titres italiens, c'est *Europa, forza gentile* – donc une force gentille, ça c'était en 2001 – et en 2006 c'était *Europa, una pazienza attiva* – donc une patience active. Est-ce que ces qualificatifs ou ces noms qu'il attribue à l'Europe, finalement on ne peut pas les attribuer à lui-même?

[Jacques de Larosière] Tout à fait, parce que sa patience était mêlée d'un peu d'impatience, il faut bien le reconnaître, mais en même temps, c'était un homme qui ne se plaignait pas tous les jours des fins et des contretemps, il avait un réalisme et il estimait que c'était plus par la conviction, par la démonstration, par les écrits. Il a énormément écrit, Tommaso, ce qui le distancie de beaucoup de praticiens. Et il pensait, si vous voulez, que c'était par la conviction, par le raisonnement, par le fait que... bon, il avait raison, fondamentalement que petit à petit les choses avanceraient. Donc il avait la patience active et il avait aussi cette impatience fondamentale qui le faisait bouger. Donc c'est bien ce que vous dites, ces deux qualificatifs sont assez adéquats pour le caractériser. Mais enfin, c'est une personnalité très riche. On la définit... c'est difficile de définir une personne comme Tommaso, parce qu'il avait beaucoup de facettes et en fin de compte c'est un véritable humaniste du XXI^e siècle. Voilà, il restera comme tel et donc c'est un exemple. Voilà.

[François Lafond] Merci beaucoup, Monsieur de Larosière.

[Jacques de Larosière] Je vous en prie. C'était un plaisir d'évoquer sa personnalité.